

On était presque en décembre et Jonas commençait à avoir peur. *Non, ce n'est pas le bon mot*, pensa Jonas. La peur, c'était ce sentiment de nausée profonde quand on pressentait que quelque chose de terrible allait arriver. C'est ce qu'il avait ressenti un an auparavant lorsqu'un avion non identifié avait survolé la communauté à deux reprises. Il l'avait vu les deux fois. Jetant un coup d'œil vers le ciel, il avait vu passer l'appareil effilé – presque flou à la vitesse à laquelle il volait – et une seconde après il avait entendu la déflagration qui avait suivi. Et puis de nouveau le même avion, un instant plus tard, mais dans l'autre sens.

Au début, il avait été fasciné. Il n'avait jamais vu d'avion de si près car le règlement interdisait aux pilotes de survoler la communauté. De temps en temps, quand un avion de marchandises venait se poser sur la piste d'atterrissage de l'autre côté de la rivière, les enfants prenaient leurs vélos et allaient sur la berge assister, intrigués, au déchargement puis au décollage, qui se faisait toujours vers l'ouest, à l'opposé de la communauté.

Mais l'avion de l'an dernier était différent. Ce n'était pas un de ces avions de marchandises trapus, au ventre

renflé, mais un monoplace au nez pointu. Jetant un regard inquiet autour de lui, Jonas avait vu les autres – les adultes comme les enfants – interrompre ce qu’ils étaient en train de faire et attendre, perplexes, qu’on leur explique cet événement effrayant.

Et puis on avait ordonné à tous les citoyens de se rendre dans le bâtiment le plus proche et d’y rester. « IMMÉDIATEMENT », avait dit la voix qui grinçait dans les haut-parleurs. « LAISSEZ VOS VÉLOS LÀ OÙ ILS SONT. »

Jonas avait aussitôt obéi et il avait laissé tomber son vélo sur le chemin qui se trouvait derrière son habitation familiale. Il était rentré à la maison en courant et était resté là tout seul. Ses parents étaient tous les deux au travail et sa petite sœur, Lily, au Centre des enfants où elle allait tous les jours après l’école.

En regardant par la fenêtre, il n’avait vu personne : ni les agents de nettoyage, ni les jardiniers, ni les équipes de livraison des aliments, rien de la foule affairée qui d’ordinaire peuplait les rues à cette heure-ci de la journée. Il ne voyait que les vélos abandonnés çà et là sur le côté ; une roue tournait encore lentement sur elle-même.

Là, il avait eu peur. Sentir sa communauté plongée dans le silence et l’expectative lui retournait l’estomac. Il avait tremblé.

Mais ce n’était rien. Quelques minutes plus tard, les haut-parleurs avaient recommencé à grésiller et la voix avait expliqué, sur un ton rassurant et moins pressant cette fois, qu’un pilote-en-formation avait mal lu ses instructions de vol et avait opéré un virage au mauvais moment. Le pilote avait ensuite désespérément essayé de faire demi-tour avant qu’on ne remarque son erreur.

« IL VA SANS DIRE QU'IL SERA ÉLARGI », avait dit la voix, suivie d'un silence. Il y avait quelque chose d'ironique dans l'intonation de ce dernier message, comme si l'annonceur trouvait cela amusant ; et Jonas avait esquissé un sourire, bien qu'il sût de quoi il s'agissait. Pour un citoyen, être élargi par la communauté constituait une décision définitive, une punition terrible, un constat d'échec insurmontable.

Même les enfants étaient grondés s'ils utilisaient ce terme à la légère pour se moquer d'un camarade qui avait raté la balle ou qui s'était emmêlé les pinces en courant. Jonas l'avait fait une fois. Il avait crié à son meilleur ami : « Ça y est, Asher, tu es élargi ! » un jour où une maladresse de ce dernier avait fait perdre un match à leur équipe. Jonas avait été pris à part par l'entraîneur pour un entretien court mais sérieux, avait baissé la tête de honte et d'embarras et s'était excusé auprès d'Asher à la fin du jeu.

Maintenant, repensant au sentiment de peur tandis qu'il pédalait sur le chemin qui longeait la rivière pour rentrer chez lui, il revoyait cet instant où la frayeur, palpable, lui avait fait comme un trou dans l'estomac quand l'avion avait strié le ciel au-dessus de sa tête. Ce n'était pas ce qu'il ressentait à présent à l'approche du mois de décembre. Il se mit en quête du mot exact pour décrire ce qu'il ressentait.

Jonas faisait attention aux mots qu'il utilisait. Pas comme son ami Asher, qui parlait trop vite et embrouillait tout, mélangeant les mots et les expressions jusqu'à ce qu'elles deviennent à peine reconnaissables et souvent très drôles.

Jonas sourit en se rappelant le jour où Asher était

arrivé en classe hors d'haleine, en retard comme d'habitude, au beau milieu du chant du matin. Quand la classe s'assit à la fin de l'hymne patriotique, Asher resta debout pour présenter des excuses publiques comme il était de rigueur.

– Je demande pardon à ma communauté d'études de l'avoir dérangée.

Asher débita à toute vitesse l'expression consacrée, cherchant toujours à reprendre son souffle. L'instructeur et toute la classe attendaient patiemment qu'il fournisse une explication. Les élèves souriaient déjà car ils avaient entendu ses explications si souvent !

– Je suis parti de chez moi à l'heure correcte, mais en passant près du vivier j'ai vu une équipe qui séparait des saumons. Je pense que je me suis laissé abstraire. Je demande pardon à mes camarades de classe, conclut Asher.

Il lissa sa tunique froissée et s'assit.

– Nous acceptons tes excuses, Asher.

La classe récita d'une seule voix la réponse consacrée. Plusieurs élèves se mordaient les lèvres pour ne pas rire.

– J'accepte tes excuses, Asher, dit l'instructeur.

Il souriait.

– Et je te remercie car une fois de plus tu nous fournis l'occasion de faire un petit point de vocabulaire. « Abstraire » est un mot trop fort pour décrire la contemplation de saumons.

Il se retourna et écrivit « abstraire » sur le tableau d'instruction. À côté il écrivit « distraire ».

Jonas, qui était presque arrivé chez lui, sourit en repensant à la scène. Réfléchissant toujours, tandis qu'il

garait sa bicyclette à l'emplacement qui lui était réservé près de la porte d'entrée, il décida que « peur » n'était vraiment pas le bon mot pour décrire ce qu'il ressentait maintenant que décembre était presque là. C'était un mot trop fort.

Il avait attendu longtemps ce mois de décembre exceptionnel. Maintenant qu'il était tout proche, il n'avait pas peur, mais... il avait hâte. Voilà, il avait hâte que cela arrive. Et il était excité, bien sûr. Tous les onze-ans étaient excités à la perspective de cet événement qui arrivait à grands pas.

Pourtant il sentait en lui comme une vague angoisse quand il y pensait, quand il cherchait à imaginer ce qui allait se passer.

*De l'appréhension, décida Jonas. Voilà ce que je ressens.*

– Qui veut passer en premier ce soir ? demanda le père de Jonas à la fin du repas.

Parler le soir des émotions qu'on avait ressenties au cours de la journée constituait un des rituels. Parfois, Jonas et sa sœur Lily se chamaillaient pour passer en premier. Leurs parents aussi, bien sûr, suivaient ce rituel et eux aussi chaque soir décrivaient ce qu'ils avaient senti. Mais comme tous les parents – comme tous les adultes – ils ne se chamaillaient jamais pour passer en premier.

Ce soir, Jonas non plus n'avait pas envie de se chamailler. Ses sentiments étaient trop compliqués. Il souhaitait les partager mais il n'était pas pressé de commencer à trier parmi les émotions complexes qui l'habitaient, même avec l'aide que ses parents pouvaient lui apporter.

– Vas-y Lily, dit-il en voyant sa sœur, qui était beaucoup plus jeune que lui, une sept-ans seulement, s'agiter